



> Le lycée Chateaubriand

Pierre Champion : *Victor Hugo. Discours de paix, discours de guerre*. Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 8 octobre 2002.

Mise en ligne le 9 octobre 2002.

Pierre Champion est professeur agrégé des lettres. Il a enseigné au lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© : Pierre Champion.

Victor Hugo

Discours de guerre, discours de paix

1^{er} mars 1871, Bordeaux, Assemblée nationale

L'un de vos programmes des concours 2003 concerne la paix et l'une des trois œuvres attachées à ce programme est le roman de Victor Hugo *Quatrevingt-treize*. Le CRU de Château a pensé vous proposer ce soir une réflexion sur un discours de Victor Hugo, prononcé le 1^{er} mars 1871 devant l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux, dans un contexte de guerre et dans la période où, songeant depuis près de dix ans à un grand roman sur la Révolution, il allait bientôt se mettre à l'écriture.

Entre les deux textes du roman et de ce discours, de proportions, d'importance et de nature évidemment complètement différentes, il existe des liens qui pourraient permettre d'éclairer le roman de *Quatrevingt-treize* et la pensée de Hugo sur la guerre et la paix.

Dans cet esprit, j'examinerai successivement :

- 1. L'expérience de Hugo comme orateur politique, expérience antérieure à ce discours de Bordeaux
- 2. Le moment politique et historique de ce discours, entre guerre et paix
- 3. Le mouvement de ce discours, à travers certains extraits
- 4. L'espèce de dialectique qui l'anime : celle de la paix par la guerre
- 5. Le rapport entre le discours de la tribune et le roman *Quatrevingt-treize* : l'énigme de la Révolution française

- 6. Enfin, en guise de conclusion, le rapport entre les deux modes du prophétisme qui se font jour, dans ce roman et dans ce discours.

1. Hugo orateur d'assemblées politiques

En 1871, au moment où nous nous plaçons, Victor Hugo a une expérience réelle et forte des assemblées politiques.

En 1845, à l'âge de 43 ans, sous la monarchie de Juillet, il avait été nommé pair de France, et il avait parlé dans la haute assemblée.

Mais ses grandes expériences parlementaires eurent lieu entre 1848 et 1851, suivant un trajet politique qui le vit passer de positions de ce que nous appellerions la droite modérée à celles des extrêmes gauches des diverses assemblées élues en cette période à tous égards agitée.

— Assemblée constituante, élue les 23 et 24 avril 1848. Hugo y avait été élu le 3 juin, à une élection complémentaire, comme député de la Seine. Le plus souvent dans des situations politiques très tendues, il prononça des interventions remarquées, dont quelques-unes furent des discours de combat : « Pour la liberté de la presse et contre l'arrestation des écrivains » (1^{er} août 1848), « La peine de mort » (15 septembre 1848), « Pour la liberté de la presse et contre l'état de siège » (11 octobre 1848). Parmi les événements d'une législature commencée sous les auspices des journées de Juin, notons l'élection, le 10 décembre 1848, de Louis-Napoléon Bonaparte comme président de la République, dont le journal de Hugo *L'Événement* avait soutenu la candidature.

— Assemblée législative, élue le 13 mai 1849. À nouveau des discours de combat : « La Misère » (9 juillet 1849), « La Liberté de l'enseignement » (15 janvier 1850), « Le Suffrage universel » (20 mai 1850), « La Liberté de la presse » (9 juillet 1850), « La Révision de la Constitution » (17 juillet 1851).

Ses interventions furent souvent très remarquées pour son sens du verbe, son intelligence des situations d'assemblée, sa combativité, son goût de la provocation et son maniement de la dialectique. On sait comment tout cela finit : par le coup d'État du 2 décembre 1851 et l'exil pour Hugo, jusqu'à son retour, à la chute de l'Empire, en septembre 1870.

2. L'Assemblée nationale à Bordeaux : février-mars 1871

Dans la guerre étrangère, l'Empire, apparemment si solide, et récemment plébiscité, s'est effondré. La République a été proclamée par la révolution parisienne le 4 septembre 1870. Retour d'exil, Hugo arrive à Paris le lendemain 5 septembre.

Le gouvernement provisoire va tenter à la fois de faire la paix et de continuer la guerre, tant que les conditions d'une paix honorable ne seront pas acceptées.

Le siège de Paris commence le 19 septembre. Débute alors cette période que Hugo appellera « l'année terrible » : siège de Paris, très dur ; avancées des Prussiens et défaites des armées formées pour les arrêter ; capitulation de Bazaine à Metz ; climat tendu dans Paris assiégé ; négociations difficiles entre le gouvernement provisoire et les Allemands ; la paix enfin, dans des circonstances et à des conditions presque impossibles ; puis, ultérieurement, la Commune et son écrasement.

Le 18 janvier 1871, à Versailles, dans la galerie des Glaces, le roi de Prusse Guillaume I^{er} est proclamé empereur d'Allemagne.

Le 28 janvier, l'armistice est signé.

Le 8 février, élections législatives. Paris vote à gauche, la province à droite à une grosse majorité. Victor Hugo est élu à Paris. Le 13 février, l'Assemblée nationale se réunit à Bordeaux. Hugo y arrive le 14 et siège le 15.

Le 26 février, les Parisiens s'emparent des canons de la garnison et les installent à Belleville et à Montmartre.

Le 28 février, Thiers soumet à l'Assemblée les préliminaires du traité de paix (comportant notamment la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine).

Hugo prend la parole le 1^{er} mars, devant cette Assemblée élue pour faire la paix. Le même jour, elle ratifiera les préliminaires de paix, malgré la protestation des députés alsaciens et lorrains, par 546 voix contre 107. Les troupes allemandes entrent dans Paris, qu'elles quitteront le lendemain.

Les 6 et 7 mars, Hugo tente de faire venir à l'Assemblée un projet de décret prorogeant les députés d'Alsace et Lorraine dans leurs sièges « jusqu'au jour où ils pourront rendre à leurs commettants leur mandat dans les conditions où ils l'ont reçu ».

Mais, le 8 mars, à l'occasion d'un incident concernant la validation du mandat de Garibaldi élu en Algérie, Victor Hugo démissionne en séance.

Le 10 mars, acte hautement significatif, l'Assemblée vote son transfert à Versailles par 427 voix contre 154.

J'attire dès maintenant votre attention sur la gravité exceptionnelle de la circonstance, sur les paradoxes qu'elle recèle, et sur les effets qu'elle pouvait produire dans un esprit imaginaire et éloquent — créatif — comme celui de Hugo. Il y a :

- ce décalage déjà évident entre la province et Paris, en présence de l'ennemi ; cette implication donc — encore sourde — entre la guerre étrangère et ce qui va, sous peu, dégénérer en guerre civile ;
- la contradiction entre l'événement heureux que la guerre étrangère a produit (la « divine surprise[1] » de la chute de Napoléon III) et simultanément le malheur historique (l'amputation énorme du territoire et l'avènement d'un autre empereur avec l'unification d'un État « prussien » à notre frontière la plus fragile et la plus significative, unification proclamée dans le lieu de nos rois) ;
- par-dessus tout, une humiliation nationale — militaire, politique et morale —, dont nous n'aurions une idée qu'en la rapprochant de celle de 1940, — de 1940 dont nous n'avons plus trop, nous-mêmes, l'idée[2] ;
- et, peut-être déjà, dans l'esprit de Hugo, le contraste entre les assemblées de 92 et 93 et celle-ci, de 1871.

3. Le discours de Hugo : « Pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir »

La situation de Hugo, politique et personnelle, est complexe. Ce discours est celui d'un élu de Paris, certes. Mais aussi Hugo arrive de la ville, où il a vécu l'expérience du siège et les situations difficiles que celui-ci a engendrées. D'autre part, c'est le poète illustre, auréolé de ses œuvres, de son combat contre l'Empire, et de son exil. Enfin, c'est le discours d'un exilé justement, rentré dans un pays transformé par vingt années d'expansion économique puis bouleversé, qu'il ne connaît plus vraiment, et à la faveur d'une défaite.

À cette assemblée, Hugo va dire ce qu'elle ne veut ni ne peut entendre, ni politiquement, ni intellectuellement, ni culturellement[3].

Il va faire, mais à la tribune d'une assemblée, ce qu'il fait dans ses épopées, et dans ses romans comme *les Misérables* et bientôt *Quatrevingt-treize* : proposer une dialectique visionnaire et quasiment impossible.

Il faut lire *Quatrevingt-treize* à travers ce texte qui le précéda, et ce texte lui-même dans sa situation et dans son mouvement.

D'abord, à ces provinciaux, un éloge de Paris, qu'il représente comme la ville élue :

Paris a fait face à toute l'Allemagne ; une ville a tenu en échec une invasion ; dix peuples coalisés, ce flot des hommes du Nord qui, plusieurs fois déjà, a submergé la civilisation, Paris a combattu cela. Trois cent mille pères de famille se sont improvisés soldats. Ce grand peuple parisien a créé des bataillons, fondu des canons, élevé des barricades, creusé des mines, multiplié ses forteresses, gardé son rempart ; et il a eu faim, et il a eu froid ; en même temps que tous les courages, il a eu toutes les souffrances. Les énumérer n'est pas inutile, l'histoire écoute.

Puis, prolongeant et amplifiant cet éloge, le mandat donné à ses députés :

[...] cette cité auguste, Paris, nous a donné un mandat qui accroît son péril et qui ajoute à sa gloire, c'est de voter contre le démembrement de la patrie. [...] Et, chose digne de remarque, c'est pour l'Europe en même temps que pour la France que Paris nous a donné le mandat d'élever la voix. Paris fait sa fonction de capitale du continent.

Puis une provocation, faisant référence au concile du Vatican[4] :

[...] Car, dans cette fatale année de concile et de carnage... (*Oh ! oh !*) *Voix à gauche* : Oui ! oui ! très-bien !

M. VICTOR HUGO. — Je ne croyais pas qu'on pût nier l'effort du pontificat pour se déclarer infaillible, et je ne crois pas qu'on puisse contester le fait, qu'à côté du pape gothique, qui essaye de revivre, l'empereur gothique reparaît. (*Bruit à droite. — Approbation sur les bancs de la gauche.*)

Puis les attaques contre la Prusse, soigneusement distinguée de l'Allemagne nouvelle :

Je sais bien qu'on nous dit : Subissez les conséquences de la situation faite par vous. On nous dit encore : Résignez-vous, la Prusse vous prend l'Alsace et une partie de la Lorraine, mais c'est votre faute et c'est son droit ; pourquoi l'avez-vous attaquée, elle ne vous faisait rien ; la France est coupable de cette guerre et la Prusse en est innocente.

La Prusse innocente !... Voilà plus d'un siècle que nous assistons aux actes de la Prusse, de cette Prusse qui n'est pas coupable, dit-on, aujourd'hui. Elle a pris... (*Bruit dans quelques parties de la salle.*) [Diverses interruptions] [...]

Se figure-t-on quelque chose de pareil à ceci : la suppression de l'avenir par le passé ? Eh bien, la suppression de la France par la Prusse, c'est le même rêve.

Puis les explications de vote :

Je ne voterai point cette paix, parce que, avant tout, il faut sauver l'honneur de son pays ; je ne la voterai point, parce qu'une paix infâme est une paix terrible. Et pourtant, peut-être aurait-elle un mérite à mes yeux : c'est qu'une telle paix, ce n'est plus la guerre, soit, mais c'est la haine. (*Mouvement.*) La

haine contre qui ? Contre les peuples ? non ! contre les rois ! Que les rois recueillent ce qu'ils ont semé. [...] Vous créez la haine profonde ; vous indignez la conscience universelle. [...] Tout ce que la France perdra, la Révolution le gagnera. (*Approbation sur les bancs de la gauche.*)

Puis la vision de l'avenir :

Oh ! une heure sonnera — nous la sentons venir — cette revanche prodigieuse. Nous entendons dès à présent notre triomphant avenir marcher à grands pas dans l'histoire. Oui, dès demain, cela va commencer ; dès demain, la France n'aura plus qu'une pensée : se recueillir, se reposer dans la rêverie redoutable du désespoir, reprendre des forces ; élever ses enfants, nourrir de saintes colères ces petits qui deviendront grands ; forger des canons et former des citoyens, créer une armée qui soit un peuple ; appeler la science au secours de la guerre ; étudier le procédé prussien comme Rome a étudié le procédé punique ; se fortifier, s'affermir, se régénérer, redevenir la grande France, la France de 92, la France de l'idée et la France de l'épée[5]. (*Très-bien ! Très-bien !*)

Puis tout à coup, un jour, elle se dressera ! Oh ! elle sera formidable ; on la verra, d'un bond, ressaisir la Lorraine, ressaisir l'Alsace !

Est-ce tout ? non ! non ! saisir — écoutez-moi, — saisir Trèves, Mayence, Cologne, Coblenz...

Sur divers bancs. — Non ! non ! [Diverses interruptions.]

M. VICTOR HUGO. — [...] Et on entendra la France crier : C'est mon tour ! Allemagne, me voilà ! Suis-je ton ennemie ? Non ! je suis ta sœur. (*Très-bien ! Très-bien !*) Je t'ai tout repris, et je te rends tout, à une condition : c'est que nous ne ferons plus qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'une seule république. (*Mouvements divers.*) Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance, c'est la fraternité ! (*À gauche : Bravo ! bravo !*) Plus de frontières ! Le Rhin à tous. Soyons la même République, soyons les États-Unis d'Europe, soyons la fédération continentale, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle ! Et maintenant serrons-nous la main, car nous nous sommes rendu service l'une à l'autre : tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien. (*Bravo ! bravo ! Applaudissements.*)

4. La paix par la guerre, l'Europe par la France

La dialectique hugolienne tend à dépasser une situation impossible, à trois niveaux.

1 - Faire la dernière des guerres (ce qui sera la fameuse formule de la *der des der*), pour créer « la paix perpétuelle », en passant par la Révolution politique. Et, d'une certaine façon, Hugo décrivait ici en partie ce qui eut lieu, et d'abord cette préparation de

14-18 comme la revanche et ce qui allait être la pensée obsessionnelle de quarante années dans la politique et la conscience françaises.

2 - Au cœur de ce discours, il y a donc le problème de la guerre et de la paix, posé en termes de liens actifs entre la guerre extérieure et la guerre intérieure, et dans la perspective de la Révolution française : tout est vu en termes de lutte entre les peuples et les rois. Cette guerre qui s'achève voit la chute d'un empereur et l'avènement d'un autre empereur. Dans la guerre à venir, qui sera la dernière des guerres entre la France et l'Allemagne (et qui fut la première aussi, d'une certaine façon) et qui impliquera l'Europe tout entière, ce qui sera en cause, c'est la libération du peuple allemand du joug du dernier empereur et la libération de l'Europe.

La pensée, somme toute, est celle-ci : à cause de cette défaite, la France va reprendre le flambeau de la Révolution : elle portera en Europe, à nouveau, la guerre libératrice, mais pour la dernière fois, car l'Empereur allemand va représenter et concentrer le pouvoir ultime et essentiel des rois, l'idée hégélienne, pour ainsi dire, de l'Empire réactionnaire :

Cette nation, la nation victorieuse, aura un empereur de fabrique militaire en même temps que de droit divin, le César byzantin doublé du César germanique ; elle aura la consigne à l'état de dogme, le sabre fait sceptre, la parole muselée, la pensée garrottée, la conscience agenouillée ; pas de tribune ! pas de presse ! Les ténèbres.

L'autre, la vaincue, aura la lumière. Elle aura la liberté, elle aura la République ; elle aura, non le droit divin, mais le droit humain ; elle aura la tribune libre, la presse libre, la parole libre, la conscience libre, l'âme haute !
[...]

3 - Enfin cette pensée est stimulée, précisée et élargie par une référence que Hugo — et les esprits cultivés — ont en tête depuis des années : celle des États-Unis d'Amérique[6]. Ce qu'il ne pouvait voir, c'est qu'il fallut, pour commencer à former l'Union européenne, deux guerres mondiales, et une autre Révolution, celle de 1917 (son avènement, son expansion puis son échec).

D'autre part, la situation de mars 1871 implique, en France même, la guerre extérieure et ce qui va devenir sous quelques semaines une guerre civile, qui opposera essentiellement Paris et la province. Mais, chose curieuse, à cet instant, Hugo ne voit pas vraiment arriver cette guerre-là. Il a en vue la future libération du peuple allemand et de l'Europe, assez lointaine. Il n'envisage pas encore que la République française renaissante puisse faire la guerre à son peuple de Paris.

Cependant, dans ce discours même, se fait jour une atmosphère, quelque chose de ce qui va arriver. Le député de Paris — et l'exilé de vingt années — sent bien que le fait d'exalter l'héroïsme de Paris face à l'ennemi et la Révolution, à Bordeaux, dans la Gironde, au cœur de la province française et devant une assemblée rurale, fait sens et effet de provocation.

5. De 71 à 93, du discours au roman : l'énigme de la Révolution française

On sait que Hugo travaillait depuis au moins 1862 aux notes d'un roman énorme qui devait faire la somme de « l'état de la France avant la Révolution » et de la Révolution elle-même. On sait aussi qu'il abandonnera le premier volet de ce projet et qu'il commencera à écrire *Quatrevingt-treize* en décembre 1872[7].

Depuis près de dix ans, et dans son exil, la question de la Révolution occupait donc l'esprit de Hugo sous la forme d'un problème de politique et de poétique : comment penser et écrire le roman de la Révolution ? Ou encore comment résoudre la question politique et historique de la Révolution sous la représentation d'un roman ?

Or, entre le 1^{er} mars 1871 et la fin de juin, la situation va encore changer et brutalement. Avec la Commune et la répression qui suit et se poursuit, la Révolution s'est déclarée, de manière toute différente de celle qu'envisageait notre discours, et la guerre civile a pris des deux côtés une tournure de barbarie. « L'année terrible », dont par ailleurs il écrit à mesure la chronique sous forme de poèmes, vient produire son choc et, selon mon hypothèse, clarifier, pour lui, son problème.

Voici cette hypothèse[8].

La Révolution française n'est pas finie. Elle revient, elle n'en finit pas de revenir, et (vu à la fin 1872) elle vient à nouveau d'échouer[9]. Mais avec des enseignements, dont celui-ci, capital : il y a un lien entre la guerre extérieure et la guerre civile, un lien enfin aperçu et compris après la Commune, un lien qui unit substantiellement les deux guerres, et qui se noue entre la province et Paris, un lien qui, regardant la France elle-même, regarde toute l'Europe, c'est-à-dire, suivant l'époque, l'Angleterre (en 93) ou l'Allemagne (désormais)[10].

Il faudra donc bientôt écrire enfin *Quatrevingt-treize*, comme racontant, dans la fiction, les prodromes cachés de ce qui vient d'arriver — et qui n'est toujours pas achevé —, c'est-à-dire le moment (cette autre année terrible ou plutôt cette saison, l'été de 1793), le

nœud de la guerre civile et de la guerre étrangère, le lieu de son application, c'est-à-dire le complexe de Paris et de la Vendée, et enfin le geste de la fatale erreur, qui fit que la Révolution ne sut — ne put — dénouer par elle-même et sur-le-champ le nœud de la guerre étrangère et civile : Le geste de Cimourdain — personnage et geste inventés — qui fait que la Révolution ne cesse de revenir et d'échouer[11].

Que nous suggérerait alors le roman ?

Dès les notes anciennes, il est question du vicomte Gauvain Poingdextre, de l'abbé Cimourdain, de la Tour Poingdextre, de la bibliothèque, des enfants, c'est-à-dire de la configuration centrale du roman.

À un moment donné, fin août 93, Lantenac, le chef de la Vendée militaire, est enfermé enfin dans la Tourgue. Après s'être échappé, il revient sauver les trois enfants qu'il avait pris en otages et qui allaient brûler vifs par son ordre, et il se livre à Gauvain, son neveu, le jeune commandant de la colonne républicaine. Celui-ci le fait échapper et se livre à la cour martiale de Cimourdain. Duel de générosité humaine. Par la voix de Cimourdain et selon les instructions que celui-ci a reçues du comité de Salut public, Gauvain est condamné à mort et guillotiné. Cimourdain se suicide au même instant.

Si la Révolution est bien une œuvre historique d'humanisation, alors elle aura échoué — ce jour-là — par manque d'humanité, c'est-à-dire par le manque d'un certain geste de la part d'un certain personnage, d'un geste d'humanisation qui aurait été à la hauteur et dans la continuité — et dans la ligne dramatique — de ceux qui furent engagés. Comme le rappelle le motif d'acquiescement invoqué dans la cour par le sergent Radoub[12], Cimourdain pouvait faire Gauvain général — ce qui était proclamer un Bonaparte qui, lui, ne serait pas devenu un Napoléon, le premier des deux Napoléons et des trois empereurs.

Sa situation et ses actes précédents faisaient de Cimourdain un personnage et un caractère capital dans le mouvement historique. Il a préféré trancher que dénouer : faire trancher la tête de Gauvain, se tirer une balle dans le cœur[13]. Ce qui était une manière de liquider, mais non de résoudre, l'ensemble de son problème, personnel, politique et historique, et ses implications.

6. Conclusion : les deux modes du prophétisme

1 — Bien sûr, tout cela — presque tout — est inventé par le romancier. Ce qui pose la question du statut de l'invention romanesque quand il s'agit de faits historiques, notamment aussi énormes que ceux-là. L'invention romanesque est de l'ordre

hypothétique : il s'agit ici de formuler, au sein des événements historiques tels qu'ils sont connus et accomplis, une situation imaginaire et les personnages nécessaires qui permettent de comprendre le sens de ces événements, sinon même d'infléchir leur devenir, ultérieurement[14].

La fiction est ici le mode heuristique de la compréhension de l'histoire et, à la limite, le mode expérimental de l'action politique : quels événements supposer au passé pour orienter notre action dans l'avenir ?

2 — Le discours et le roman sont problématiques. L'un et l'autre posent des questions sur le sens d'un événement réel et connu, mais considéré comme obscur, énigmatique, mystérieux, et sur son devenir au futur. Cependant le discours de Bordeaux pose la question du futur immédiat vis-à-vis du présent ; et le roman pose la question de l'avenir lointain, et de manière pour ainsi dire « archéologique » : il se tourne vers le passé, à partir du présent, pour y déchiffrer le sens du présent et la perspective de l'avenir.

Il faut bien qu'il y ait eu une faute quelque part pour que le présent soit tel qu'il est, compréhensible et critiquable.

3 — La perspective du discours est politique et strictement datée : elle s'exerce à la tribune ; elle invoque la responsabilité particulière de l'élu ; elle supporte les aléas immédiats des événements, et déjà la sanction du vote, le jour même. La perspective du roman est morale et métaphysique ; elle ne rend compte qu'à la déontologie du « poète de cet événement[15] ». J'entends : à cette neutralité de principe — non polémique — qui est la loi éthique (la morale pour ainsi dire professionnelle) de sa création poétique. De cette neutralité positive, je citerai pour preuve seulement la dernière phrase du récit[16] :

Et ces deux âmes [de Cimourdain et de Gauvain], sœurs tragiques,
s'envolèrent ensemble, l'ombre de l'une mêlée à la lumière de l'autre.

Hugo résout dans le ciel de la Tourgue le nœud des ses figures, c'est-à-dire que, s'établissant dans l'ordre de l'esthétique, il renvoie l'énigme de la Révolution à un avenir lointain, réellement envisagé, et non encore advenu au jour où il écrit, — à un avenir encore moins prévisible que celui que son discours traçait.

Pierre Campion

NOTES

[1] Cette expression, qui devait faire fortune, est de Charles Maurras saluant en 1940 l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. Le dernier poème des *Châtiments*, intitulé « La fin » et daté d'octobre 1853, fondait beaucoup

d'espoirs sur la guerre qui menaçait, à ce moment-là, entre la France et l'Angleterre. Après 1870, Hugo maintiendra ce poème à cette place, comme pour en souligner le caractère prophétique. Il avait donc bien attendu que l'Empire tombe sur une défaite militaire, mais il n'y croyait plus sans doute.

[2] Avant justement la délibération de l'Assemblée nationale à Vichy en 1940, jamais une assemblée française n'avait eu à ratifier un tel désastre.

[3] On trouvera le texte de ce discours dans Victor Hugo, *Écrits politiques*, anthologie établie et annotée par F. Laurent, Le Livre de Poche, 2001, pp. 253-266. Hugo a édité lui-même ses discours et écrits politiques dans la série *Actes et Paroles*, que l'on trouvera dans le volume « Politique » de la collection Bouquins chez R. Laffont.

[4] Le premier concile du Vatican, réuni du 8 décembre 1869 au 20 octobre 1870. Interrompu justement par la défaite française et par l'annexion du Vatican au royaume d'Italie, il venait d'établir le dogme de l'infaillibilité du pape.

[5] Notons la référence à 92, à la patrie en danger, et non pas encore à 93... Il n'y a pas encore ici de dialectique entre la guerre extérieure et la guerre intérieure.

[6] Sur la pensée de Hugo concernant les États-Unis d'Europe, voir sur internet le texte de Nicole Savy : [L'Europe de Victor Hugo du gothique au géopolitique](#) (équipe de recherche de l'université de Jussieu « Littérature et civilisation du XIX^e siècle », communication au groupe Hugo du 15 janvier 1994).

[7] En première page du manuscrit : « (Je commence ce livre aujourd'hui 16 décembre 1872. Je suis à Hauteville-House. V. H.) » Et dans son carnet, à la même date : « C'est aujourd'hui seulement que je commence vraiment à écrire le livre *Quatrevingt-treize*... » Parti le 21 mars à Bruxelles pour régler des affaires familiales, Hugo vit donc la Commune depuis l'étranger. On lui casse ses carreaux fin mai et il est expulsé de Belgique le 30 mai. Passé ensuite au Luxembourg, il rentre à Paris le 25 septembre. Battu à une élection partielle. Publication de *L'Année terrible* en avril 1872. Il prend à nouveau du champ en retournant à Guernesey (août 1872, jusqu'à la fin de juillet 1873). Le roman paraît en février 1874.

[8] Cette hypothèse est développée sur mon site personnel dans l'étude [Quatrevingt-treize : des nœuds sans dénouement](#)

[9] Tocqueville, en 1848 : « La monarchie constitutionnelle avait succédé à l'ancien régime ; la république à la monarchie ; à la république, l'empire ; à l'empire, la restauration ; puis était venue la monarchie de Juillet. Après chacune de ces mutations successives, on avait dit que la Révolution française, ayant achevé ce qu'on appelait présomptueusement son œuvre, était finie : on l'avait dit et on l'avait cru. Hélas ! je l'avais cru moi-même sous la restauration, et encore depuis que le gouvernement de la restauration fut tombé ; et voici la Révolution française qui recommence, car c'est toujours la même. À mesure que nous allons, son terme s'éloigne et s'obscurcit. » *Souvenirs*, Gallimard, coll. Folio, 1978, pp. 117-118.

[10] Dans le roman, Danton anticipe en désignant le roi de Prusse : « On dirait que c'est pour Berlin que nous travaillons ; si cela continue, et si nous n'y mettons ordre, la révolution française se sera faite au profit de Potsdam ; elle aura eu pour unique résultat d'agrandir le petit État de Frédéric II, et nous aurons tué le roi de France pour le roi de Prusse » (deuxième partie, II, I). La dialectique doit s'appliquer au bon moment.

[11] Voir, au même lieu, le [commentaire](#) sur une note de Hugo écrite pour *Quatrevingt-treize*.

[12] Radoub, dans la cour martiale : « Je vote pour qu'on le fasse [Gauvain] le premier de la république. »

[13] Note de Hugo sur Cimourdain, dans le dossier préparatoire du livre : « Cimourdain et Gauvain ensemble » : « C'était un inflexible et un incorruptible, en cela il confinait à Robespierre ; c'était un homme bon, violent, en cela il confinait à Danton ; c'était un sanguinaire politique, en cela il confinait à Marat ; c'était un sauvage social, en cela il confinait à Hébert » (éd. du Club Français du Livre, tome XV-XVI/1, p. 543).

[14] Un exemple, tout différent de celui-ci : *L'Espoir* de Malraux.

[15] Cf. l'expression d'Aristote dans sa *Poétique* : « [...] à supposer même qu'il [le poète] compose un poème sur des événements réellement arrivés, il n'en est pas moins poète ; car rien n'empêche que certains événements réels ne soient de ceux qui pourraient arriver dans l'ordre du vraisemblable et du possible, moyennant quoi il en est le poète » (ch. 9, 51b, éd. de R. Dupont-Roc et J. Lallot, Seuil, 1980, p. 67).

[16] Note de Hugo, à la fin du manuscrit : « Je finis ce livre aujourd'hui 9 juin 1873, à Hauteville-House, dans l'atelier d'en bas, à midi et demie. » Moins de six mois pour rédiger ce gros roman : à la lumière des derniers développements de la Commune, Hugo avait saisi d'un coup le sens de sa tentative poétique engagée depuis longtemps.